Actes des congrès de la Société française Shakespeare

9 | 1991

Shakespeare et le corps à la Renaissance

Rencontre autour de *Comme il vous plaira*, avec Lluís Pasqual, metteur en scène à la Comédie-Française

Jean-Michel Déprats

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/1205>

DOI : 10.4000/shakespeare.1205

ISSN : 2271-6424

Éditeur

Société Française Shakespeare

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1991

Pagination : 205-207

Référence électronique

Jean-Michel Déprats, « Rencontre autour de *Comme il vous plaira*, avec Lluís Pasqual, metteur en scène à la Comédie-Française », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare* [En ligne], 9 | 1991, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/1205> ; DOI : 10.4000/shakespeare.1205

SHAKESPEARE
ET LE CORPS A LA RENAISSANCE

Société Française Shakespeare

Actes du Congrès 1990

sous la direction

de

M.T. JONES-DAVIES

PARIS
LES BELLES LETTRES
1991

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays.*

© 1991 Société d'édition Les Belles Lettres,
95 bd Raspail 75006 Paris

ISBN 2.251 69117-X

Jean-Michel Déprats présente
Lluis Pasqual,
metteur en scène de *Comme il vous plaira*

Désigné par Giorgio Strehler qui fut son maître artistique, l'Espagnol Lluis Pasqual, après que le Ministère ait entériné ce choix, dirige depuis mars 1990 l'Odéon Théâtre de l'Europe. Quelques semaines auparavant, avait eu lieu au Français, avec les acteurs du Français, la première de sa mise en scène de *Comme il vous plaira*.

Sous le régime de Franco, le théâtre espagnol, désinvesti par le pouvoir, en était d'autant plus vivace. La scène, où qu'elle soit, et surtout hors des théâtres condamnés alors en cinémas, fut rendue, aux yeux et aux oreilles des spectateurs, à son rôle subversif : tout texte entendu prenait du sens et les grandes œuvres du répertoire mondial dans leur dimension symbolique, étaient bien comprises, et avec force, comme une transcription poétique et lyrique, immédiatement perçue, de la situation politique présente. Les équipes, formées sur la dureté du tas étaient itinérantes et battantes, souvent éphémères. Des formes nouvelles s'essayaient dans la fièvre et les interdictions. A l'instauration du nouveau régime, la culture et l'art furent de nouveau valorisés et le théâtre officialisé. L'un des animateurs des troupes clandestines, le catalan Lluis Pasqual, fut porté à la tête du Théâtre National Espagnol après qu'il eût effectué un stage long aux côtés de Strehler, à Milan.

Dans la foulée, Paris vit à l'Odéon sa mise en scène de la pièce de Valle-Inclan, *Lucas de Bohemia* interprétée à la fois par de jeunes acteurs qu'il avait formés, par Nuria Estert et par des acteurs de l'autre génération que le fascisme avait éteints.

En 1988, toujours à l'Odéon, Lluis Pasqual et sa troupe, marquant la différence, arrivaient avec *El Publico* de Lorca qui venait justement, monté par Jorge Lavelli, d'inaugurer le Théâtre National de la Colline. Sa proposition, totalement autre que celle de Lavelli, et proche de l'univers charnel de Lorca, se fondait sur le vivant travail des corps dans l'espace et leur affrontement, la vio-

lence et l'énergie des déplacements, la fureur vitale des acteurs, suscités par la nature même du texte comme par celle de son metteur en scène. Au lieu aussi, Pasqual avait fait violence. Le théâtre de l'Odéon était détourné et son ordonnance fin de siècle dernier mise sens dessus-dessous. L'orchestre, vidé de ses fauteuils était possédé par l'espace de jeu débordant du plateau, arène ou Corral de comedias, surplombé et encadré par les baignoires dorées, bourrées de spectateurs dressés, comme aux proues des navires. Lluís Pasqual véritablement subversif (et n'est-ce pas la fonction du théâtre que de l'être?) cassait ainsi la boîte à illusion lointaine du théâtre à l'Italienne. Plutôt que de se plier au type de représentation que le rapport frontal impose, il inventait dans ce théâtre, toujours vu figé, une autre forme imaginable par lui à partir de son itinéraire personnel et de sa perception des rapports entre le texte et le lieu de représentation.

Michèle VENARD (metteur en scène) :

Lluís Pasqual, j'ai beaucoup admiré le spectacle *El Publico* que vous étiez venu montrer à l'Odéon et la manière dont vous aviez cassé le rapport scène/ salle de ce théâtre à l'Italienne. Or, pour *Comme il vous plaira*, j'ai trouvé que la forme foraine que vous aviez adoptée ne fonctionnait pas dans le cadre petit-bourgeois de la Comédie Française : c'est comme si la transgression n'avait pas été possible.

Lluís Pasqual répond que oui; la transgression n'a pas été possible. Il évoque l'alternance. Nous apprenons, en fait, qu'il avait prévu à l'origine un dispositif scénique avec des avancées dans la salle et que son installation n'a pas été admise à cause de l'alternance propre à la Comédie Française, c'est-à-dire la succession de spectacles différents dans un même lieu.

Michèle VENARD :

D'autre part, nous savons bien tous ici qu'un spectacle se lit comme un faisceau de signes et rend compte d'une multiplicité de sens que le spectateur s'approprie selon sa propre écoute et sa propre grille de lecture. Personnellement, il y a une lecture particulière d'un spectacle que j'aime bien faire : de même qu'il raconte aussi l'histoire et les rapports de ceux qui l'ont fait, je pense, car je l'ai observé, que la mise en scène de ce spectacle rend compte du rythme intérieur propre de son metteur en scène et dit quelque chose sur lui. Or, je n'ai pas retrouvé dans le Shakespeare votre

"furia" et j'ai eu l'impression que là aussi vous aviez été empêché par le fonctionnement du Français et son type de tradition.

Lluís Pasqual répond que c'était sa première expérience en langue française et qu'il a eu beaucoup de difficulté à s'adapter au rythme des comédiens du Français. «C'était comme danser un tango sur une musique de valse.» Suivent des remarques entre autres sur le décor, comme l'intérêt du grand miroir, sur la traduction de R. Lepoutre, dont certains regrettent qu'elle manque de souplesse. De même, les effets d'humour souvent disparaissent.

Jean-Michel Déprats conclut en remerciant Lluís Pasqual.